



81

VI.

LE JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

DU LUNDY 8. FEVRIER M. DCC. XXIII.

---

*RELATIONS ET DISSERTATION SUR LA PESTE  
du Gevaudan, dédiées à Monseigneur le Marechal de  
Villeroy. A Lyon, de l'Imprimerie de Pierre Valeray, & se  
vend à Paris, chez Jean Fombert, rue Neuve de Richelieu,  
près la Sorbonne, 1722. vol In 8°. pp. 188.*

**C**E Recüeil contient : 1°. Deux Relations de la Peste du Gevaudan, composées par Messieurs Bailli & le Moine, Docteurs Regens de la Faculté de Medecine de Paris, l'une en François écrite à Madame la Princesse, & l'autre en Latin écrite à M. de Fornes, de laquelle nous avons parlé dans le deuxiême Journal de 1722. & qui est à peu près la même que la Françoisé. 2°. Une Dissertation de M. Goiffon, Medecin de Lyon, touchant la Peste, & adressée à Messieurs Bailli & le Moine. Cette Dissertation qui est la principale piece du Recüeil, tend à montrer que la Peste n'a d'autre cause que de petits Vers répandus dans l'air ; sentiment que M. Goiffon appuye sur plusieurs raisons qu'il a déjà mises dans une Dissertation sur le même sujet, & dont la plus forte, selon lui, est la suivante.

Il est de l'essence d'une maladie épidémique d'avoir une “ cause vaste, abondante & generale pour pouvoir produire “ dans une certaine étendue de Pays un grand nombre de “ malades en un même temps. Que si le principe & l'origine “ de cette cause ne consiste qu'en un petit fond & peu de “ matiere, il faut que cette cause se multiplie par elle-mê- “ me, & non par les effets qui ne peuvent pas produire une “ maladie épidémique. Or, la cause de la Peste n'a pour “ l'ordinaire, qu'une petite source très-limitée. Elle doit donc “ se multiplier pour qu'elle puisse se répandre dans toute l'é- “ tendue d'une Ville, d'une Province, & d'un Royaume, “ s'étendre & se communiquer à la faveur de l'air, & d'un “ milieu commun ; ou si elle souffre en sa substance une “

„ division , comme on en doit convenir à l'égard des le-  
 „ vains & de toute cause inanimée, les effets au lieu d'estre  
 „ multipliez, doivent absolument diminuer à proportion  
 „ qu'en s'étendant elle se divise; mais parce que tant s'en  
 „ faut qu'ils diminuënt, qu'au contraire ils augmentent. On  
 „ a ce me semble, une preuve certaine que la cause de la  
 „ Peste ne peut pas consister dans des atômes salins, dans  
 „ des levains ni autre sujet de cette nature. Il n'y a que les  
 „ animaux dont le genre peut se multiplier par des genera-  
 „ tions successives, qui se renouvellent toujours, & ne fi-  
 „ nissent point tant qu'il reste de l'espece dont deux indivi-  
 „ dus, une couple de leurs œufs, ou de leurs semences,  
 „ peuvent procréer des familles qui en produiront un grand  
 „ nombre toujours de plus en plus multipliez à proportion  
 „ que la race croistra, telle qu'on la remarque dans les ~~fec-~~  
 „ tes dont les generations sont innombrables, & d'autant plus  
 „ fécondes & plus fréquentes, que les especes n'ont qu'une  
 „ vie d'une courte durée. On comprendra facilement qu'une  
 „ cause de cette nature, quoique répandue & distribuée dans  
 „ les airs, ne perdra rien de sa vertu & de sa puissance;  
 „ qu'elle s'étendra, plus les effets seront multipliez; que pour  
 „ limitée qu'elle soit en sa source, elle peut néanmoins se  
 „ multiplier bien vite par elle-même, & par consequent  
 „ produire de grands & nombreux effets sans qu'ils se multi-  
 „ plient les uns par les autres. Les levains au contraire ne  
 „ peuvent ni se conserver dans l'air avec leur vertu, ni s'y  
 „ diviser, sans s'affoiblir & tomber à la fin dans le néant.

M. Goiffon se sert de plusieurs autres raisonnemens pour  
 prouver son opinion, mais il appuye principalement sur ce-  
 lui que nous venons de rapporter.

Nous avons donné dans le huitième Journal de l'année  
 dernière, l'Extrait d'une Dissertation concernant le mê-  
 me sujet, dans laquelle M. le Fèvre, qui en est l'Au-  
 teur, prétend que les Vers, qui selon luy, causent la Peste,  
 ont un bec crochu par le moyen duquel ils s'attachent aux  
 différentes choses qu'ils rencontrent. M. Goiffon ne parle  
 point de ce bec, mais il donne aux Vers en question, des  
 aîles pour se transporter où ils veulent, & des pieds pour  
 s'accrocher. Nous ne dirons rien ici de cette question dont

nous aurons bien-tost occasion de parler en donnant l'Extrait d'un Livre Latin, intitulé : *Goiffonum, seu vermium à clarissimo viro Domino Goiffon, Medico Lugdunensi peritissimo, in causam Pestis erectorum debellatio. Authore M. Clifano Drani Doctore. M. Lipsie sumptibus Jac. Dresda, 1722.* C'est-à-dire, la-deroute des Vers pestilentiels de M. Goiffon, celebre Medecin de Lyon. A Leipsic, aux dépens de Jacques Dresda, 1722. vol. In 12. pp. 273.

Nous ne croyons point devoir finir sans avertir que la Dissertation de M. Goiffon contenuë dans ce Recüeil, est approuvée par M. de la Moniere, Doyen des Medecins de Lyon, qui ne dit autre chose pour la recommander, sinon, qu'elle ne renferme rien de contraire aux bonnes mœurs.